



BULLETIN

DES

AMIS D'ANDRÉ GIDE

publié trimestriellement par

L'UNITE D'ÉTUDES FRANÇAISES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON II

C

Sixième Année N° 19 JUILLET 1973

0

SOMMAIRE

Ce que je crois	11
Les Cahiers de la Petite Dame devant la	
critique	
Des nouvelles d'Adoum	53
Informations	56
Nouveaux Membres de l'Association	59
Publications de l'Association	61

RÉDACTION-ADMINISTRATION : Association des Amis d'André Gide, Université de Lyon II, 69500 BRON ABONNEMENTS : Un an, 15 F (Étranger : \$ 4.00) CCP Paris 25.172-76, "Ass. Amis d'André Gide"

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

Président d'honneur

ANDRÉ MALRAUX

Comité d'honneur

MM. Jean DELAY, François MAURIAC (+) & Jean PAUL-HAN (+), de l'Académie française; Mmes Marie-Jeanne DURRY, Anne HEURGON-DESJARDINS & Élisabeth VAN RYSSELBERGHE; MM. Marc ALLEGRET, Auguste AN-GLÈS, Julien CAIN, Étienne DENNERY, Gaston GALLI-MARD, Jean GIONO (+), Jean HYTIER, Marcel JOUHAN-DEAU, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET, Pierre MOINOT, Robert RICATTE & Jean SCHLUMBERGER (+)

Conseil d'administration

Mme Catherine GIDE, présidente

MM. Marcel ARLAND, de l'Académie française, Georges BLIN, professeur au Collège de France, Daniel MOUTOTE, professeur à l'Université de Montpellier & Justin O'BRIEN, professeur à Columbia
University (+),
vice-présidents

MM. François CHAPON, Jean DENOËL, Claude GALLIMARD, Bernard HUGUENIN & Jean LAMBERT, membres

Mme Irène de BONSTETTEN trésorière

M. Claude MARTIN secrétaire

CE QUE JE CROIS

C'est à 1'un de nos Membres de la première heure, M. NINOMIYA Masayuki, universitaire japonais qui mène depuis plusieurs années à Paris des recherches sur Gide (on a lu de lui, dans le n° "Gide" de la Revue d'Histoire Littéraire de la France, en 1970, un "Gide et Brunetière"; on va lire, dans l'André Gide 3 actuellement sous presse, un article sur "la formation de Gide critique"), que nous devons le texte original français de l'importante lettre que nous publions ci-après — il a pu en effet en obtenir communication du destinataire lui-même, M. NAKAMURA Mitsuo. Que tous deux en soient ici vivement remerciés.

M. Nakamura, né à Tokyo en 1911, professeur de Littérature française à l'Université Meiji, est l'un des plus importants critiques littéraires du Japon contemporain et a écrit de nombreux ouvrages sur les littératures française et japonaise, et en particulier plusieurs articles sur Gide; il est aussi l'auteur de quelques romans (Le Livre blanc de ma vie sexuelle, 1963) et de pièces de théâtre (Homme et Loup, 1957). Il avait écrit longuement à Gide, le 29 novembre 1950, pour lui faire part de l'audience et de l'influence anciennes, étendues et durables de son œuvre

au Japon (1) et, compte tenu de cette importance, pour l'interroger au nom de la jeunesse japonaise sur sa définition de la culture occidentale et sur les chances de survie de la civilisation. Quoique s'éprouvant "trop vieux, trop fatigué, pour répondre aussi longuement et explicitement" qu'il l'eût souhaité, Gide adressa à M. Nakamura une lettre détaillée à laquelle, six semaines plus tard, sa mort allait conférer une valeur testamentaire... Elle fut alors publiée en traduction japonaise dans le quotidien Yomiuri Shimbun du 15 janvier 1951 sous le titre "Qui sauvera 1'humanité en crise ?", puis dans la revue France (n° de mars 1951) et, sous le titre "Réponse aux intellectuels japonais", dans le n° d'avril 1951 des revues Tembô et Ningen. Enfin, traduite en anglais et brièvement présentée par Justin O'Brien, dans la Partisan Review (2). Le texte français original de cette lettre (qui, dactylographiée sauf la dernière ligne et signée, couvre 1 p. 1/2 au format 27x21 cm) était demeuré inédit jusqu'ici.

⁽¹⁾ Sur "André Gide au Japon", v. les art. publiés sous ce titre par Mme NAKAMURA Eiko dans les <u>Cahiers André Gide</u>, vol. 1 (1969), pp. 380-7, et par M. NAKAYAMA Masahiko dans le n° "André Gide" de la <u>Revue d'Histoire Littéraire de la France</u> (mars-avril 1970), pp. 296-302.

⁽²⁾ N° de juillet-août 1951 : jointe à une autre lettre (datée du 28 janvier 1951, adressée à M. Umberto Campagnolo, Secrétaire de la Société Européenne de Culture), sous le titre : "Two Declarations by André Gide" (pp. 395-400).

André Gide 1 bis, rue Vaneau Paris VII

Le 2 janvier 1951.

Cher Mitsuo Nakamura,

Votre longue et excellente lettre du 29 novembre m'est parvenue hier. Il me faut vous avouer que la joie apportée par les renseignements que vous me donnez sur l'accueil de mes livres au Japon, sur l'attention que prête à mes écrits un peuple avec qui je ne pensais point qu'un terrain d'entente morale et intellectuelle fût espérable, fût possible (et vous m'affirmez, à présent, avec preuves, qu'il est certain), cette joie profonde est accompagnée d'un sentiment très grave et proche de l'angoisse : c'est celui de la responsabilité. Vous avez certainement raison de remarquer que notre culture est le résultat même de la lutte du non-conformisme contre les instincts grégaires de l'humanité, le résultat du triomphe plus ou moins immédiat (et qui parfois se fait péniblement attendre) de quelques individus "qui ne se fiaient à personne d'autre qu'à eux-mêmes. qui regardaient toutes choses avec leurs propres yeux, sentait avec leur propre cœur et recherchaient jusqu'au bout les possibilités de leur moi"; vous ajoutez, fort judicieusement: "et d'un public intelligent qui sait les apprécier toujours, il est vrai, un peu en retard". C'est là ce qui me faisait dire, en guise de conclusion à une conférence récente (Bruxelles, répétée au Liban) : "Le monde sera sauvé par quelques-uns."

Lorsqu'il s'agit de vépités révélées, la ligne de conduite est simple : il n'y a qu'à écouter, à se soumettre, à suivre, quel que soit le dogme enseigné. C'était, c'est le mot d'ordre du fascisme en quelque pays que ce soit : "Credere, oboedire, combattere". J'ai vu les murs italiens couverts des affiches reproduisant ce mot d'ordre. Nous avons vu à quels abattoirs cela menait des peuples entiers. Nous continuons à le voir. Mais il est si reposant, si confortable, de fournir ainsi à la masse non-pensante, à l'immense majorité des hommes, des raisons, en apparence très généreuses, de se dévouer. La moindre interrogation paraît impie, qui invite l'homme à relever le front et à (se) demander : "Croire à quoi ? Obéir à qui ? Combattre quoi ?" Et pourtant le salut de chacun de nous (et de chaque peuple) est là : dans l'interrogation, le scepticisme. A parler franc, je crains que, pour un long temps, toutes ces volontaires incertitudes ne soient maîtrisées par la force et que tout ce qui faisait notre culture qui (je le vois d'après votre lettre) est la vôtre aussi (de sorte que l'on peut parler d'une manière beaucoup plus générale qu'on n'osait encore le faire hier), - que la culture humaine ne soit en grand péril.

Hélas! je suis trop vieux, trop fatigué, pour répondre aussi longuement et explicitement que je le voudrais aux anxieuses questions de votre lettre. J'écrivais, je ne sais plus trop où, mais il y a bien longtemps: "Nous sommes semblables à qui suivrait, pour se guider, un flambeau que lui-même tiendrait en mains." Cette image me paraît, encore aujourd'hui, excellente, car elle porte en elle-même sa critique: elle ne cherche pas à dissimuler ce que l'individualisme comporte nécessairement d'imprudent. C'est pourtant à lui que je me rattache; c'est en lui que je vois un espoir de salut. Car si je reste fort embarrassé pour préciser ce vers quoi je me dirige et ce que je veux, du moins je veux déclarer avec certitude

ce que je ne puis consentir à admettre et contre quoi je proteste : c'est le mensonge. Et je crois que c'est de mensonge que nous risquons de mourir étouffés, qu'il vienne de droite ou de aauche. qu'il soit politique ou qu'il soit d'ordre religieux, et j'ajoute : qu'on s'en serve envers les autres ou envers soi-même et parfois alors quasi inconsciemment. Je crois que la haine du mensonge nous offre un point d'appui, une sorte de contrefort, de plateforme où nous devons pouvoir nous retrouver et nous entendre. Ce que j'en dis n'a sans doute l'air de rien, mais me paraît d'une grande importance, ainsi qu'il paraissait à Descartes. J'y vois tout un programme et une possibilité de salut. Dans quelque pays et sous quelque régime que ce soit, l'homme libre (et fût-il enchaîné), l'homme que je suis, l'homme que je veux être et digne de s'entendre avec vous, c'est celui qui ne s'en laisse pas accroire, l'homme qui ne tient pour certain que ce qu'il a pu contrôler.

Bien attentivement et cordialement votre

André Gide.

Est-il nécessaire de rétablir ici le texte exact de ce que Gide se rappelait avoir écrit "il y a bien longtemps", sans plus trop savoir

[©] Nous rappelons que, conformément à la Loi, la reproduction de tous les textes d'André Gide publiés dans le <u>Bulletin</u>, inédits ou non jusqu'ici, demeure strictement subordonnée à l'autorisation de M^{me} Catherine Gide.

où...? "Et tu seras pareil, Nathanaël, à qui suivrait pour se guider une lumière que lui-même tiendrait en sa main." (Les Nourritures terrestres, livre I, I)

Quant à la conférence que concluent les mots fameux: "Le monde sera sauvé par quelques-uns", c'est celle que Gide prononça d'abord à Beyrouth, le 12 avril 1946, puis qu'il répéta (sous une forme modifiée) à Pertisau le 18 août et, en novembre, à Bruxelles, devant le jeune Barreau. V. "Souvenirs littéraires et problèmes actuels", in Feuillets d'automne, p. 206.

Editions GARNIER Frères

LES CRITIQUES DE NOTRE TEMPS

ET

GIDE

par MICHEL RAIMOND

32 textes essentiels de la critique de 1897 à nos jours. Extraits choisis, organisés et introduits par Michel RAIMOND. Chronologie. Bibliographie.

Un vol. br., 18x11 cm, 191 pp., sous couv. illustrée, 9,50 F.

EN LIBRAIRIE

Collection "Twentieth Century Views"
Prentice-Hall, Inc. (Englewood Cliffs, N.J., USA)

GIDE

Edited by

DAVID LITTLEJOHN

Dix textes majeurs de la critique contemporaine sur Gide (Sartre, Mauriac, Picon, Blanchot, A.J. Guerard, J.Hytier, L.D.Knecht, G.Brée, Delay, A. Girard). Introduction. Chronologie. Bibliographie

Un vol. br., 20x13,5 cm, 187 pp., sous couv. illustrée, \$ 1.95.

EN LIBRAIRIE

Page suivante : HENRI GHÉON, le dédicataire de L'IMMORALISTE. Dessin de Jean Veber, paru en hors-texte dans L'Ermitage de juillet 1898.



LE DOSSIER DE PRESSE DE "L'IMMORALISTE"

Comment, au moment même de son apparition, le public a-t-il accueilli, lu, compris chacune des œuvres de Gide ? Du point de vue de l'histoire littéraire et de la sociologie, il est intéressant de le savoir, sans compter que c'est aussi une façon d'enrichir notre lecture, actuelle et personnelle, de ces œuvres. Les mémoires et les correspondances permettent d'entrevoir les réactions des lecteurs ; mais le document le plus important est naturellement le "dossier de presse" de chaque livre, c'est-à-dire l'ensemble des articles qu'il a suscités dans les journaux et les revues. Le Bulletin des Amis d'André Gide commence aujourd'hui la publication du "dossier" de L'Immoraliste, dossier qui pourra être le premier d'une longue série si, comme nous le pensons, nos lecteurs jugent l'entreprise utile et intéressante.

Compte évidemment non tenu de tout ce qui sera écrit plus tard sur L'Immoraliste, le "dossier" du livre, en 1902-03 (l'édition originale est achevée d'imprimer le 20 mai, l'édition courante le 20 novembre 1902), comprend une quinzai-

ne d'articles. On trouvera ci-dessous ceux de RA-CHILDE (Mercure de France, n° 151, juillet 1902, pp. 182-4), de Robert SCHEFFER (La Plume, n° 317, 1er juillet 1902, pp. 805-7), de Lucie DELARUE-MARDRUS (La Revue Blanche, n° 219, 15 juillet 1902, pp. 413-7) et de Michel ARNAULD (La Revue Blanche, n° 227, 15 novembre 1902, pp. 470-4). Les autres paraîtront aux prochains numéros du Bulletin.

RACHILDE

(Mercure de France, juillet 1902)

(Romancière elle-même, Rachilde - c'est-à-dire M^{me} Alfred Vallette (1860-1953), femme du directeur de la revue - tient régulièrement dans le Mercure de France la chronique des romans. Elle rend compte ce mois-ci de trente ouvrages, dont les deux premiers sont L'Immoraliste de Gide et L'Etape de Bourget.)

LES ROMANS

L'Immoraliste, par André Gide. Il est fort difficile de parler de ce livre qui cache, sous une couverture à la mil huit cent vingt d'un bleu vulgairement céleste, les plus redoutables pièges cérébraux qu'on puisse tendre à de faibles entendements modernes. Je ne veux point louer ici la forme de ce roman, parce que l'auteur est assez connu des lettrés pour la délicatesse et le charme extrême de son style sans qu'il soit besoin de trop insister. (Rien n'agace plus certains écrivains que de leur dire à satiété qu'ils savent écrire.) Je ne veux pas davantage m'arrêter à la subtilité de son

titre : l'immoraliste, qui fait songer à la dangereuse possibilité des moralistes, mais je m'efforcerai de découvrir, le plus loyalement du monde, pourquoi ce livre est très singulièrement... moral. D'abord, je résumerai l'histoire. Un jeune homme, jeune d'idées, de sensations, de sentiments, vieux de science et déjà les doigts noircis aux encres de toutes les écoles, se marie parce que le mariage est un moyen de bonheur, une forme élégante et probe de la passion, une façon d'être comme tout le monde quelqu'un de point pareil aux autres. Je dirai plus brutalement : d'avoir, dans une table d'hôte, son rond de serviette personnel, dût-on en supporter des plaisanteries de commis voyageur en retard pour tous les luxes. Michel aime sa femme honnêtement, ou croit l'aimer, parce qu'il sait d'elle des choses aimables : sa douceur, sa beauté, son affection unique pour lui, ses multiples soins. Il l'aime indistinctement, dans le confus et le chaos de ses premières impressions d'homme chaste : il n'a pas le point de comparaison et il est égoïste, rendu égoïste, si vous voulez, par une intimité qui le fait régner sur elle sans un autre besoin du détail et du pourquoi de la chose amour. Mais voici que du sein même de son amour s'élèvent des aspirations à d'autres passions, des convoitises de beautés nouvelles plus ardentes, des formes de rêves que précisent des réalités à peine entrevues. Cet homme chaste, et certainement pur dans l'acception normale du mot, est hanté de visions que nous appellerons virgiliennes pour ne pas attirer dès le début, sur ce livre, les yeux des vicieux. (Ils y pénétreront plus tard, malgré moi.) Alors, que va-t-il arriver ? L'homme est l'œuvre de son cerveau, et un cerveau est toute l'humanité quand il représente l'apogée d'un corps sain. La femme l'emportera-t-elle sur les

visions, prétendues malsaines ? les femmes doubleront-elles un premier idéal de la passion unique ? Que fera l'autre ? La sacrifiée ? Et jusqu'où les luttes sensuelles pourront-elles mener ces deux patients liés au même joug et piqués de l'âpre aiguillon du désir... ou de la jalousie ? Voilà, je pense, le plus magnifique champ d'observations pour un littérateur que la, ou les morales courantes n'embarrassent guère. - Eh bien, il a fallu que cet auteur, des plus avertis et des plus courageux, commît cependant une bévue, une toute petite bévue, qui réjouira l'âme des moralistes ordinaires en l'empêchant d'aller à sa vraie place de moraliste extraordinaire, sinon excentrique : il a taré son héros d'une maladie. Michel est un pseudo-poitrinaire qui crache du sang dès le début du livre et a la fièvre de tous les poitrinaires connus : l'appétit de tous les excès charnels. Comment pouvons-nous juger l'histoire d'une exception sans tomber nous aussi dans l'exception ? Navrant d'égoïsme et de sénilité, ce ieune homme s'occupe de son lui comme un vieillard; il s'examine, se palpe, se contemple, et, comme un vrai vieux, finit par rêver de jeunes formes en se tâtant lui-même. (Un vieillard est en somme un être beaucoup moins respectable qu'un autre, car il a beaucoup plus longtemps qu'un autre fait les mêmes bêtises et rabâché les mêmes préceptes de morale sans parvenir à se les adapter.) Michel est flétri par la peur de la mort et il en est blême. Sa jeune femme, bien portante et sainement amoureuse, succombera tuée par sa maladie qu'elle lui aura très héroïquement volée. Ouand on est vraiment jeune, on meurt de la vieillesse des autres et avant eux. Michel ne me révolterait pas s'il savait ou mourir ou s'affranchir simplement de ses préjugés. Il pose des collets dans le bois de Sodome. Mais ce n'est qu'un

braconnier, n'osant suivre que la nuit le cruel Eros, chasseur de mâles. Il est impossible d'admirer Michel. Malgré ses allures d'érudit torturé par la belle ignorance des rustres, il est factice, composé, lâche... malade... Oh! les cracheurs de sang et de psychologie à la renverse ! L'affreuse plaie qui empêche le corps humain de revenir au paroxysme joyeux et aux véritables églogues de Virgile! Comme ils parlent bien, durant qu'il faudrait mal agir avec l'autorité de la vie ! - Le roman d'André Gide est loin d'être une œuvre perverse pour les raisons que je viens d'énumérer. Ecrit avec le joli scrupule de traiter un cas de clinique et non pas les sources même du désir. il n'éclaire pas l'immoralisme normal de l'homme. Pour un médecin un... uraniste est un malade. Pour un poète aussi délicat que le créateur de Michel, c'est un... convalescent... Il y a une nuance et nous devons nous en contenter, en espérant mieux le jour où les bons poètes se guériront de leur toujours trop anormal dilettantisme.

LUCIE DELARUE-MARDRUS

(La Revue Blanche, 15 juillet 1902)

(Depuis son mariage, le 5 juin 1900, avec le célèbre et fastueux traducteur des Mille Nuits et Une Nuit, le D^r J.-C. Mardrus, grand ami des Natanson et de Félix Fénéon, Lucie Delarue (1880-1945) a publié de nombreux poèmes dans La Revue Blanche. Exception faite du bref compte rendu, dans le numéro du 1^{er} juillet, d'un livre consacré à sa province natale, la Normandie, son article sur L'Immoraliste est le premier texte "critique" de la poétesse.)

ESSAI SUR L'IMMORALISTE

Dirons-nous que les événements auxquels nous assistons sont un tableau si empâté qu'il faut le large recul du temps pour en juger ? Comment alors parler de nous-mêmes, quand nous commencons seulement à comprendre la lointaine et rouge fresque de la Révolution ? Et pourtant, quoique confus, le sentiment nous est déjà venu d'un actuel et bien plus capital bouleversement. Ce ne sont plus des chutes de bastilles qui nous importent. Ce que nous attaquons n'est ni de fer, ni de pierre. C'est l'invisible, gigantesque et, semblaitil, inexpugnable monument des deux ou trois idées devant lesquelles tremble l'humanité. Voici la Révolution de la Pensée. Pour la vraie première fois, risquons un mot immense, les hommes commencent à songer à la Liberté.

Autour d'Elle, déjà, des murmures d'émeute étaient montés avant la voix de Zarathoustra, trompette de Jéricho. Tout au loin du temps, l'armée mercenaire des sophistes traînait avec elle un relativisme impur mais d'où pouvait sortir quelque grande chose. Socrate vint. Nous prêterons à cette figure la grandeur d'un symbole; appelons-le le roi séculaire du Bien et du Mal... Mais si Nietzsche, le premier, le dévoue à l'exécration des plus nobles d'entre les humains, écoutons, pourtant, dans quelques grondements hégéliens, sonner déjà le timbre de nos plus récentes paroles:

- "Ce qui est a pour nom le droit d'être. - Chaque chose constitue sa vérité. - Aujourd'hui rien n'est plus pour nous ni vérité, ni erreur; il faut inventer d'autres mots..."

La belle sophistique renaît. L'ouragan se prépare. L'impulsion humaine, si longtemps tenue en respect, est prête à se déchaîner. L'âme d'or de Socrate, celle dont il parle à Calliclès, va se dissoudre enfin comme une écrasante idole. On n'entendra plus crier par les bois : "Le grand Pan est mort !", mais, par toute la terre : "Socrate est mort !" Et Dionysos délivré dansera sur le monde.

Nietzsche sera donc, de nouveau, celui qui crie dans le désert. Mais le Précurseur ne met-il pas toute sa vie dans sa voix ? Et comment songerait-il à lui-même ? Nietzsche, qui ouvre à l'humanité les portes de la nouvelle voie, ne s'accorde pas le temps d'y marcher. Il s'est soulevé contre toute castration. Il a voulu qu'enfin les hommes vécussent entiers. Mais nous savons qu'il est mort vierge.

La primordiale liberté humaine surmonte donc les temps, et voici la nouvelle doctrine. Mais nous n'avons pas encore vu le nouvel homme, celui qui, en chair et en os, osera promener à travers les faits et les êtres son âme délivrée...

Or, quelqu'un va essayer de nous le faire voir.

Lisons L'Immoraliste, d'André Gide.

C'est toujours l'exagération même des religions qui leur a donné des disciples. Tout principe, même celui qui consiste à n'en avoir aucun, est une cible trop haute pour les flèches qu'elle tente. Déjà, à travers Les Nourritures terrestres, André Gide nous avait fait entrevoir Ménalque. Mais c'est une figure idéale, donc encore un dogme. A son nouveau personnage, Michel, d'être un homme.

Nous allons voir Michel s'efforcer vers un but. L'atteindra-t-il ? Et d'abord, sait-il qu'il a un but ? Gide seul semble le savoir. Il conduit son héros vers les nouvelles voies, mais ce héros ignore qu'elles existent. Michel n'a rien entendu du cri contemporain vers les routes sans bornes de la liberté. Il est, au contraire, enfoncé dans les chemins les plus étroits. Gide en fait un puritain, un "huguenot", dit-il. Et il faut qu'il en soit ainsi pour justifier le titre du livre, car il ne peut y avoir un immoraliste que s'il y a une morale.

Donc. Michel. élevé dans l'austérité protestante, plongé dans l'érudition et l'histoire, se trouve marié sans savoir comment à une jeune fille catholique qu'il connaît à peine et qu'il n'a épousée que pour tranquilliser son père mourant. Il entre dans la vie sans avoir jamais songé à la vie, et va s'étonner de tout, d'abord de se sentir riche, tout en constatant que sa femme ne lui apporte presque rien. A peine s'est-il mis en route pour sa nouvelle existence que la maldie s'abat sur lui. Au milieu de leur voyage de noces, en Tunisie, il est pris de crachements de sang et le voilà rapidement à la mort. Sa femme le soigne avec une tendresse et un dévouement admirables. Il guérit. Et c'est pendant cette guérison que, pareille à une première peau, son âme ancienne tombe et le laisse tout frémissant devant un être inconnu. Ce changement, dû à la maladie et non à la culture lente de son être intérieur, n'en sera que plus subit et plus poignant. C'est inconsciemment qu'il sent peser sur lui le faix de la civilisation, car c'est de la civilisation qu'il souffre, non de lui-même. - Le voici donc ouvrant des yeux différents sur tout ce qui l'attachait autrefois. Son ancienne science le fait sourire, sa femme, secrètement, l'étonne et l'irrite. A peine l'a-t-il possédée. Il l'aime pourtant, mais c'est avec le cœur du vieil homme, tandis que l'Adam nouveau qui s'est dressé en lui ne reconnaît pas l'Ève voulue en elle. - Revenu à Paris et sur ses terres de Normandie, sa femme, à son tour, tombe malade, d'abord elle manque de passer dans un avortement qui achève de

tuer l'avenir traditionnel auguel Michel tâchait de se retenir encore ; puis elle est prise de la maladie pour laquelle elle l'a soigné ; et nous allons la voir lentement mourir pendant que Michel, emporté irrésistiblement, traîne derrière lui cette agonie, en une suite de voyages furieux vers les pays où lui-même a été moribond et s'est guéri. Brûlée par les sables et le soleil, brisée par les cahots de cette course haletante. Marceline vomit enfin son dernier sang à Touggourt, abandonnée par Michel parti pour une course nocturne à travers la ville, en compagnie d'un jeune garçon de sa prédilection qui l'entraîne chez une courtisane indigène... Il revient juste à temps pour assister aux spasmes définitifs. Et là s'arrête son histoire, que lui-même raconte à trois amis fidèles qui l'écoutent, étendus au clair de lune sur la terrasse de sa maison de Touggourt, et "pareils aux trois amis de Job". Le début du livre nous l'a montré vivant dans cette maison en compagnie d'un jeune Arabe à moitié sauvage.

Voilà donc où l'a mené cette course échevelée et tout arrosée du pauvre sang de Marceline. Mais il n'en a ni tristesse, ni remords. Est-il acculé comme une bête hagarde à ses propres limites et sent-il qu'il ne peut aller plus loin ? Ou bien, épouvanté des forces qu'il sent en lui, a-t-il un dernier recul en face des possibilités de sa nouvelle nature ?... Il a appelé, du fond d'une ancienne et sage amitié, ces trois amis lointains. Ils sont accourus fidèlement vers lui. Le livre, paradoxalement commencé par la fin, nous a appris que l'un d'eux adressait une lettre intime "à Monsieur D. R., président du Conseil". afin de demander pour Michel on ne sait quel poste, quelle mission : "Saura-t-on, dit-il, inventer l'emploi de tant d'intelligence et de force, - ou refusera-t-on à tout cela droit de cité...?

En quoi Michel peut-il servir l'État ? Je l'ignore... Il lui faut une occupation... Hâte-toi, Michel est dévoué ; il l'est encore ; il ne le sera
bientôt plus qu'à lui-même..." Donc, Michel veut
servir. Est-ce là la fin de cette crise splendide
d'indépendance ? Ou bien, encore une fois, est-ce
la peur de sa propre force qui lui crie de s'arrêter, de se mettre en toute hâte aux fers ?

Pour nous, nous ne voulons y voir qu'une suprême réticence, ayant compris, dès les premiers pas forcenés qu'il fait vers la liberté, que Michel n'est pas l'Immoraliste. Il n'est qu'un effort vers l'immoralisme, ou plutôt, disons-le, il est l'éternel immoralisé, celui qui demande des leçons et des exemples à tout et à tous, même à des petits Arabes, même à de retors paysans et braconniers normands, ayant senti en eux une ignorante grossièreté qu'il prend pour de la belle barbarie, et qui le repose un moment de luimême. Mais il ne se débarrassera jamais des rêts affreux de l'atavisme, de l'éducation, de l'habitude. Et, nous l'avouerons, nous aimons qu'il en soit ainsi. Nous aimons qu'il ne puisse prendre son vol, qu'il n'ait que brisé l'œuf, même en brisant du même coup Marceline. Nous aimons cette impuissance de l'individu qui ne peut détruire en lui la race pour retourner d'un bond à la barbarie première. Car il nous plaît que tout le parfum demeure sur ces mains délicates qui s'essavent aux calus. C'est la réticence - la Réticence! - qui nous attache, toute la valeur du livre nous semble résider là-dedans, et, nous oserons le dire, toute la valeur de Gide.

Écoutons-le, dans la voix de Michel, sangloter son désir de vivre. Jamais, pensons-nous, même avec *Candaule*, il ne nous a entraînés plus avant dans le drame de la complication et de la soif. Nous ne savons rien de comparable à cette

marche parallèle de ses deux héros : marche à la vie et marche à la mort, la vie arrivant à dépasser la mort en tragique. Il y a, dans cet effort de tout l'être vers "les richesses intactes que couvrent, cachent et étouffent les cultures. les décences, les morales", des cris d'enthousiasme et de joie qui sont d'une poignante et infinie douleur. Parmi tant d'autres paysages vivant dans ces pages ineffables de sensibilité, de lyrisme contenu et de simplicité, voici qu'un clair de lune de Biskra le retient et l'épouvante. La mort de cette heure immobile l'étouffe. Y voit-il comme l'image d'une première et inerte sagesse ? -"Et brusquement m'envahit de nouveau, comme pour protester, s'affirmer, se désoler dans le silence, le sentiment tragique de ma vie, si violent, douloureux presque, et si impétueux que j'en aurais crié, si j'avais pu crier comme les bêtes..."

De même le long des prairies normandes, au retour des braconnages qu'il fait sur ses propres terres en compagnie de quelques jeunes brutes, nous le voyons revenir seul, pendant que sa femme se meurt, "ivre de nuit, de vie sauvage et d'anarchie". Et nous admirons cette anarchie qui est le fait même de l'esclavage, parce qu'il faut que Michel soit esclave pour que Gide continue à nous intéresser.

Et maintenant, en dehors de ces raffinements de notre cruel plaisir, et malgré l'auteur, si nous voulons essayer de dégager la difficile morale de L'Immoraliste, disons que, même en restant impuissant comme Michel, il est utile, il est nécessaire que chaque homme ait le courage d'aller jusqu'au bout de lui-même. Quelle génération d'indulgence sortirait de là, quelle meilleure et plus heureuse humanité! Mais nous savons que quelques-uns seulement sont nés pour écouter de tels enseignements, parce que toute la

terre ne peut pas être peuplée de dieux. A ceuxlà donc de détruire en eux le seul crime humain, l'unique péché originel, le Mensonge. Tout le mal du monde n'est que le reflet de son interne empoisonnement. Cramponné à des principes, à des lois, à des défenses, on s'arrête au bord de son propre océan. Et pourtant la vérité d'un être est une perpétuelle fluctuation. - "Je suis si rarement de mon avis!" écrivait Gide.

Toute fixité constitue donc le mensonge, par conséquent le crime. Et qui de nous n'est criminel? Personne n'admettrait personne si les âmes vivaient à nu. On ne s'admettrait pas soi-même. Or, ne pouvoir être ce qu'on est n'aliène-t-il pas ce à quoi nous avons le plus de droit dans notre esprit : la liberté?... Résumons : La vérité pour nous est le synonyme de la liberté, et le mensonge s'identifie à la captivité.

Essayons donc, comme le fait Michel, d'être libres et vrais. Et que la jeunesse qui pense apprenne dans des livres comme L'Immoraliste à ne pas s'engager dans la double boucle des institutions avant de s'être jusqu'au fond sondée par le jeu libre et sincère de tous ses instincts, si elle ne veut s'enfoncer dans son propre malheur, et, ce qui est encore plus lamentable, faire le malheur d'autrui. Ah ! qu'elle songe souvent à la fin de Marceline...

Et si nous ne réussissons pas à nous rendre libres et vrais, à nous suivre nous-mêmes partout où nous emporterait notre nature véritable, au moins aurons-nous fait notre possible pour vivre toute notre vie, la Vie, ce peu de chose en comparaison de tout ce que nous voudrions connaître et ne connaîtrons jamais...

MICHEL ARNAULD

(La Revue Blanche, 15 novembre 1902)

(Lorsque, en 1900, Gide fut appelé à succéder à Léon Blum comme critique des livres de prose à La Revue Blanche, il fit en sorte d'y entrer "en force", avec ses amis les plus proches, Henri Ghéon et son propre beau-frère Marcel Drouin (1870-1942); celui-ci, jusqu'à la mort de la revue en 1903 - tandis que Gide et Ghéon ont "décroché" au bout de quelques mois - fournira un nombre considérable de notices sur des romans et des ouvrages de philosophie ou de sociologie, sous le pseudonyme de Michel Arnauld. En novembre 1902, après trois ans d'enseignement au Prytanée de La Flèche, il vient d'être nommé professeur de philosophie au Lycée de Bordeaux.)

LES LIVRES

André Gide: L'Immoraliste (Mercure de France, in-18 de 200 pp., 3 fr. 50).

Il y a déjà plusieurs mois que L'Immoraliste a paru en un petit volume qui ressemble, sous sa couverture bleue, au Faust de Gérard de Nerval. Aujourd'hui qu'il nous revient dans une édition plus courante, augmenté d'une préface, je saisis avec joie l'occasion d'en parler. Ce ne sera point pour en tenter l'éloge : Mme Mardrus l'ayant fait ici même, après elle je le ferais moins bien. et me sentirais moins à l'aise pour le faire. Ce que j'ai de tendresse pour ce livre, je ne le veux montrer qu'en l'expliquant. Et je m'étonne d'avoir à l'expliquer. Mais j'ai lu maint article et mainte lettre, entendu mainte conversation... Que de méprises, dans les opinions de lecteurs pourtant choisis! Chez un public plus large, que d'erreurs sont possibles ! Je ne me flatte point de pouvoir toutes les prévenir.

La faute en est d'abord au titre, théorique, doctrinal, et qui fait moins attendre un roman

qu'une profession de foi. Ce titre convient bien au livre, en exprime le sens total. L'écarter alors qu'il s'offrait, c'eût été timidité vaine. Le choisir était dangereux, parce qu'il n'était pas vacant. Nietzsche a dit : "Nous autres immoralistes..."; c'est assez pour qu'une aventure "immoraliste" apparaisse, jusqu'à plus ample informé, comme une illustration du Nietzschéisme. Mais pour naturel qu'il soit, ce malentendu ne durerait point, si plus de gens savaient lire, dans les lignes et entre les lignes, puis relire, puis réfléchir à leur lecture, corriger les impressions hâtives et retrouver après chaque écart le droit fil de la pensée. Trop de livres trop longs et trop vite écrits favorisent nos habitudes de lecture rapide et sommaire. L'école dite de l'art social nous a de plus accoutumés à chercher dans tout roman l'exposé direct d'une thèse. Je ne crois pas qu'autrefois personne ait pris Adolphe pour une apologie, ni même, - bien que la lettre de l'auteur y prêtât. - pour un acte de contrition : car à quoi bon se déclarer pour ou contre le héros, tout à la fois tourmenteur et victime, et fausser l'émotion sincère, ni hostilité, ni sympathie, qui peu à peu se développe par un jeu de nuances savamment compensées. Cette compensation des nuances. L'Immoraliste la permet ; l'antithèse y est auprès de la thèse, l'objection avec l'argument, non point séparés, mais unis dans la même âme et dans la même vie. Tout le nécessaire est dit ; regretter qu'il ne soit pas dit de façon plus explicite, c'est réclamer plus que le nécessaire, et, par besoin de clarté logique, regretter l'harmonie d'une œuvre d'art.

L'Immoraliste est une œuvre d'art, complète en soi, née d'elle-même. Le germe en existait, sans Nietzsche; je ne dis pas que, sans Nietzsche, il aurait pu lever. L'influence des grands

hommes, qui enchaîne les esprits faibles, libère les esprits forts en leur révélant ce qu'on peut oser. Grâce à Nietzsche, la question : "Que peut un homme ? que peut l'homme ?" s'impose à tels de nos contemporains qui, sans lui, ne l'eussent même pas soupconnée. Dès longtemps, Gide en est hanté, soit qu'il y réponde, dans Les Nourritures terrestres, avec une ivresse lyrique, soit qu'il la tourne et la retourne, avec un humour anxieux, dans Paludes et dans Le Prométhée mal enchaîné. Et parce qu'il s'est posé la question de lui-même, il la pose à sa façon. L'Immoraliste. Michel. n'est pas inspiré de Nietzsche, Nietzsche, philologue et philosophe, attiré par l'héroïque santé des Grecs et par la virtù italienne, met ses admirations en maximes, oppose à la morale une anti-morale qui ne se manifeste point par des actes, mais par cet idéal : l'Uebermensch, et par ce type : Zarathustra. Michel est d'abord un malade qui veut guérir, et pour cela nomme Bien, tout ce qui lui est salutaire, Mal, tout ce qui retarde la guérison. Puis, à mesure que croît sa force, à mesure qu'il fait de la vie la palpitante découverte, sa volonté de vivre se change en un désir de vivre toujours plus ; sa vigueur, à qui toute contrainte semble factice et genante, le pousse vers l'inculture, la vie sauvage et l'anarchie. Il ne s'agit donc point de voir jusqu'à quel point un disciple pourra mettre en pratique la thèse immoraliste ; il s'agit de voir l'immoralisme surgir et se développer, naturel et spontané comme un instinct. La thèse suppose un but, une mesure, une méthode, une discipline; l'instinct va droit devant soi, impérieux et destructeur. Nietzsche invite l'homme à dépasser l'homme, à se maîtriser soi-même, à maîtriser les faibles. Michel ne songe qu'à s'affranchir. Y réussit-il enfin ? "L'auteur - dit la Pré-

face - ne propose comme acquis ni le triomphe, ni la défaite." Vraiment on ne peut tirer du livre ni l'une, ni l'autre solution. Quand Michel, en sa poursuite frénétique de la joie, a tué l'être qu'il aimait le plus au monde, cependant il ne s'avoue pas vaincu. Il est encore gonflé d'une force orgueilleuse; mais il ne sait où l'employer. "Tu te nommes libre ? lui dirait Nietzsche. Je veux entendre ta pensée maîtresse, et non simplement que tu as secoué le joug. - Es-tu de ceux à qui il est permis de le secouer ? Je sais, plus d'un a rejeté sa dernière valeur, en rejetant sa sujétion..." Que Michel déclare : "Se libérer n'est rien : l'ardu. c'est savoir être libre" et demande à ses amis de lui trouver des raisons d'être, il ne faut pas plus à certains pour le condamner sans appel : selon M. Vielé-Griffin, le désarroi de l'Immoraliste démontre suffisamment la nécessité de la Morale, C'est trop tôt trancher le débat ; Michel n'est pas l'Immoraliste ; il veut l'être, il est mal placé pour le devenir. Son inculture n'est pas naïve ; elle prend le contrepied d'une culture acquise ; il faut donc que le côté négateur y domine, sans que nous ayons le droit de juger impossible une nouvelle et plus haute affirmation. Surtout, si Michel est puni, ce n'est point de s'être libéré, c'est de s'être libéré malgré lui ; c'est d'avoir voulu goûter tout ensemble la frénésie de sa force, et l'amour d'un être faible ; si bien que la vraie conclusion du livre tiendrait toute en cette phrase : "Il faut choisir. L'important c'est de savoir ce que 1'on veut."

Ainsi le problème se présente sous une espèce qui le rend insoluble. Et comment, sans cela, deviendrait-il un drame ? Que ceux qui désirent voir s'épanouir un immoralisme candide relisent l'histoire de César Borgia ou de Jean-des-Bandes-Noi-

res, les romans-poèmes de M. Lemonnier ou l'histoire d'Aladdin. Ceux qui préfèrent l'immoralisme à l'état de doute, de fièvre et d'angoisse, s'arrêteront au cas de Michel. Il est vrai que ce cas est une exception, que le héros est un malade ; mais "quelques idées très pressantes et d'intérêt très général peuvent cependant l'habiter." C'est ainsi que l'auteur s'exprime ; il pouvait être plus hardi : Si les nouvelles vérités souvent éclosent en des esprits équilibrés, les valeurs nouvelles toujours s'élaborent en des cerveaux maladifs, en des êtres d'exception ; nous n'en sommes plus à l'apprendre, après l'exemple de Rousseau. Toute liberté commence par la révolte. toute révolte est une crise morbide. Les natures saines savent trop bien s'adapter à toutes formes de vie, pour détruire ce qui est, et créer ce qui n'est point; un fou seul ouvre à ses risques la voie où les sages bientôt le suivront. Gœthe se flattait d'être devenu sage en absorbant, en épuisant toutes les sortes de folie. Qui peut dire de quelles folies sera faite la sagesse de demain ?

Cette même pensée m'empêche d'accueillir l'objection la plus forte qu'on ait soulevée contre l'Immoraliste: Le conflit, me dit-on, n'est ici qu'illusoire; Michel se bat contre un fantôme: Pour attaquer la morale, il ne la pose qu'à l'état de loi formelle et gratuite; il la vide de sa substance, il sépare les faits et les rapports réels qui la soutiennent et l'alimentent. Jouissant par accident d'une indépendance précaire, il s'isole, il prend pour fin sa personne, qui, détachée de l'ensemble, n'est que fiction toute pure. Et s'il échoue enfin à la réaliser, c'est pour avoir méconnu qu'elle avait, pour fond et pour support, la collectivité. Aussi les uns vont-ils proposant à Michel une loi nationaliste,

les autres, une foi socialiste. Ils n'exigent pas qu'il s'y convertisse, mais s'étonnent que pas un instant il n'ait songé même à l'examiner.

Ces critiques pourraient recevoir satisfaction, sans que l'économie de l'œuvre fût profondément changée : Entre la première fougue de sa convalescence, et le délire systématique qui bientôt va le posséder. Michel en effet traverse une période d'équilibre et de calme illusoire. Devant l'aménagement des cultures normandes, il admire comment l'effort savant de l'homme, contraignant la libre nature, lui fait porter des fruits plus beaux : "Oue serait le sauvage élan de cette sève débordante sans l'intelligent effort qui l'endigue et l'amène en riant au luxe?" - Ce spectacle l'amène à se construire une éthique "qui devenait une science de la parfaite utilisation de soi par une intelligente contrainte." J'aimerais que cette méditation fût plus précise ; que Michel, impatient d'action et voulant distinguer de l'action dérisoire l'action efficace et féconde, se heurtât de toutes parts à cette règle, à cette discipline qui déjà lui semble importune. Si plus tard l'horreur de la règle le rejetait à ses ardeurs stériles, du moins aurait-il vu l'alternative, et fait librement son choix. - Seulement, le drame perdrait en force tout ce que le problème gagnerait en clarté.

Mieux vaut que Michel pousse à bout la logique de sa passion ; mieux vaut que les idées et les sentiments contraires à l'immoralisme s'incarnent tous en la faible figure de Marceline. L'émotion est ainsi plus poignante, et l'enseignement plus complet. Cependant ne cherchons pas cet enseignement où il n'est point. Peu importe qu'ici la thèse immoraliste soit démontrée vraie ou fausse ; dans un cas comme dans l'autre, on taxerait le roman d'artifice. L'important c'est que le sentiment immoraliste apparaisse tel qu'il peut être en quelques âmes : à la fois très naturel, très violent et très sincère, abondant en forces, fertile en raisons, ardent à réclamer ses droits. Devant cette irruption d'une puissance nouvelle, la Morale ne s'écroule point, les tables de la loi ne sont pas brisées. Mais à la convention morte succèdent le doute et le trouble vivant; et la conscience assoupie s'éveille de sa langueur sous un souffle de vent brutal et sain. L'esprit de pesanteur est vaincu pour un jour...

ROBERT SCHEFFER

(La Plume, 1^{er} juillet 1902)

(Poète d'Herméros, romancier de Grève d'Amour, L'Ile aux baisers, Le Palais de Proserpine - plus tard du Péché mutuel et des Frissonnantes -, livres qui tiennent les promesses de leurs titres peu équivoques, Robert Scheffer (1865-19) tient depuis trois mois la "Chronique des romans" de La Plume quand il y rend compte de L'Immoraliste. C'est à cette "excellente étude" que Gide répondra dans une lettre devenue célèbre et souvent citée depuis sa publication au t. IV de ses Œuvres complètes.)

CRITIQUE DES ROMANS.

L'Immoraliste, par André Gide. C'est un petit livre d'apparence sage; sous sa couverture bleue empesée, il éveille l'idée d'un de ces traités de morale en honneur chez les protestants; et comme il y a du prédicant chez M. André Gide, cela ne surprend pas.

Le titre effarouche bien un peu; peut-être est-il paradoxal? et l'épigraphe qui est un verset du psalmiste, est pour rassurer les âmes timorées: Je te loue, ô mon Dieu! de ce que tu m'as fait créature si admirable. De fait, j'ignore de quelle traduction s'est servi l'auteur. Un texte que j'ai sous les yeux dit: de ce que j'ai été fait d'une étrange et admirable manière, ce qui n'est pas tout à fait la même chose; et voilà qui m'induit en défiance.

Je lis - comme vous ferez - de la première page à la dernière, entraîné par la brûlante beauté de cette prose.

Des paysages éblouissent: M. André Gide les décrit à merveille, brièvement, et transposant en des phrases enthousiastes et concises la splendeur du soleil, l'odeur du sol, la saveur des fruits, l'immensité des mers et du désert. La Normandie plantureuse s'oppose aux oasis d'Afrique, aux rives siciliennes, à l'hivernale Engadine. C'est un pélerin passionné que M. André Gide; l'âme des voyages anime son livre, et au lecteur il communique une inquiète nostalgie, un désir d'errer, de voir, de jouir, - l'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.

Mais son héros, ce Michel qui loue Dieu de ce qu'il l'a fait créature admirable ? C'est une étrange confession qu'il nous fait, ce Michel, et s'il convient de louer sa sincérité, peut-être sera-t-il juste de l'admirer lui-même médiocrement.

Immoraliste ? égoïste surtout. Aucune idée généreuse ne fait battre son cœur. Il ne cherche que sa satisfaction personnelle. Il ne considère que lui. Il a d'abord aimé son cerveau. Plus tard il s'occupe de sa santé ; finalement il cultive ses sens. Il goûte à toutes les nourritures terrestres. Il va sans dire qu'il est ri-

che. Il est dépensier. Il prétend n'avoir point le sens de la propriété. C'est-à-dire qu'indifférent à soulager la misère d'autrui, il dilapide son bien afin de réaliser des expériences parfois ... puériles, et sacrifie sa femme à son penchant pour des aventures inqualifiables. Je ne jurerais même point, quand celle-ci meurt, qu'il n'éprouve une sorte d'âcre volupté, à s'initier, superficiellement, à la douleur. Le récit qu'il fait de son action plonge ses amis "dans un étrange malaise", et ils ne comprennent pas trop ce qu'il attend d'eux, quelle consolation ni quelle aide.

C'est à la nuit tombée, sur la terrasse d'une maison arabe, qu'il le fait, ce récit, à ses trois amis accourus de loin à son appel, et qui l'écoutent "pareils aux trois amis de Job". Dès leur approche, "un enfant kabyle qui était là s'est enfui..."

Ayant perdu jeune sa mère huguenote, Michel croît sous la tutelle de son père, un savant qui met sa passion à l'instruire. Il apprend facilement les langues mortes, devient un érudit et se complaît dans ses études. Pour obéir au vœu de son père mourant, il épouse sa cousine Marceline, jeune fille pauvre, pieuse et jolie, et qu'il connaît à peine. Il n'a guère eu le loisir, jusqu'alors, non plus que le désir de s'occuper des femmes. C'est sur le bateau qui les emmène à Tunis qu'il s'avise que sa compagne est remplie de grâce. Dès lors, et un peu sous l'influence d'un climat plus voluptueux, un sentiment nouveau germe en lui, une fleur, non point d'amour, mais de sensualité encore imprécise, perce dessus l'amas des connaissances stériles qui encombrent son esprit. Elle se développera, grandira. Mais d'abord il faut qu'il vainque la maladie. Car, et sans qu'il y ait jusqu'alors prêté attention, il est gravement atteint de la poitrine, et en cours de

voyage, une crise mortelle se déclare. A Biskra, grâce aux soins de sa femme et par la tension de sa volonté, il arrive à guérison. Toutes les phases de sa convalescence sont minutieusement relevées ; parallèlement est notée sa transformation morale. Il s'émeut à la beauté des choses, puis à celle des créatures. Il découvre qu'elles sont admirables. Il veut le devenir lui-même, et se faire un corps harmonieux. Il s'entoure d'êtres jeunes et robustes, et savoure leur amitié légère, se fortifie à l'exemple de leur santé, et retourne vers Marceline l'exaltation de son esprit et de ses sens. S'apercevant qu'avant, elle était triste, il s'excuse de l'avoir délaissée, et lui promet que désormais avec sa santé croîtrait son amour. 'Mais sans doute j'étais bien faible encore, car ce ne fut qu'un mois après que je désirai Marceline." Toute sa volonté il l'emploie maintenant. avant supprimé ce qu'il ne croyait devoir qu'à son instruction passée et à sa première morale, à fortifier son corps, à le bronzer. Il v réussit.

Un moment, la vie physique et la vie intellectuelle s'équilibrent en lui. A Paris où il
s'établit, il prépare un cours, il écrit un livre, il reçoit des amis. Ces derniers le déçoivent. "Il me parut que la plupart ne vivaient
point, se contentaient de paraître vivre et, pour
un peu, eussent considéré la vie comme un fâcheux
empêchement d'écrire." Aussi se détache-t-il
d'eux, se désintéresse-t-il insensiblement de son
cours et de son livre, sourdement préoccupé d'autres projets, d'autres besoins.

Un ancien ami, Ménalque, homme singulier et qu'un "absurde, un honteux procès à scandale avait sali", le rencontre au moment psychologique. Il lui tient le langage de sa propre conscience. "Ce dont on se repent était délicieux d'abord. Re-

grets, remords, repentirs, ce sont joies de naguère, vues de dos... que chaque instant emporte
tout ce qu'il avait apporté..." Michel s'irrite
de n'avoir rien trouvé à lui répondre, il se
cramponne à son calme bonheur, il se penche vers
l'avenir où il voit son petit enfant lui sourire... Hélas, quand il rentre le matin, sa femme a
mis au monde un enfant mort, et elle-même elle
est en danger. "La maladie était entrée en elle,
l'habitait désormais, la marquait, la tachait.
C'était une chose abîmée."

Michel la transporte en Normandie, à la Morinière, domaine familial où ils ont déjà fait un séjour. Il la délaisse beaucoup. La vie physique prend le dessus chez lui. Sous prétexte de s'intéresser à ses terres, il les parcourt avec le fils d'un de ses fermiers, Charles, "beau gaillard, riche de santé, souple et bien fait". - Charles s'étant trop civilisé, et ayant laissé croître ses favoris, lui déplaît. Il se rapproche des gens de la ferme. Il veut les voir à leurs jeux, il surveille amoureusement leurs plaisirs.

L'existence de chacun d'eux lui demeure mystérieuse. " Je rôdais, je suivais, j'épiais... Un surtout m'attirait ; il était assez beau, grand, point stupide, mais uniquement mené par l'instinct... Une nuit, j'allai furtivement le voir dans la grange ; il était vautré dans le foin ; il dormait d'un épais sommeil ivre. Oue de temps ie le regardai !..." De plus en plus épris de la force et de l'instinct, il se lie avec un valet de ferme, Bute, "que le régiment venait de nous renvoyer tout pourri - j'entends quant à l'esprit. car son corps allait à merveille"; puis avec des bûcherons travaillant dans les bois, il ne les quitte point, "feignant de surveiller le travail, mais en vérité ne voyant que des travailleurs." Puis il y a le petit Alcide qu'il aide à braconner sur ses propres terres... Et comme il résulte de ces fantaisies des complications assez désagréables, Michel met en vente la Morinière, et embrasse Marceline: "Oh! Marceline, partons d'ici. Ailleurs je t'aimerai comme je t'aimais à Sorrente. Tu m'as cru changé, n'est-ce pas? Mais ailleurs tu sentiras bien que rien n'a changé notre amour."

Hélas! tout a changé.

Marceline est réellement malade, et Michel n'aime point la maladie. Ils vont en Suisse. A Neufchâtel, Michel fait cette réflexion piquante à laquelle on peut acquiescer: "Honnête peuple suisse! Se porter bien ne lui vaut rien... sans crimes, sans histoire, sans littérature, sans arts... un robuste rosier, sans épines ni fleurs." Et cet honnête pays l'ennuyant, tellement qu'au bout de deux mois cet ennui devient une sorte de rage, il ne songe plus qu'à partir.

"Cette descente en Italie eut pour moi tous les vertiges d'une chute." Mot admirable, C'est bien la chute dans la matière qui s'accomplit. Michel a abandonné le paradis de l'esprit pour se saouler des joies physiques. Le midi magnifique lui offrira tout ce qu'il recherche; et dans un décor capiteux, il glorifiera la chair et toutes les amours. Cette dernière partie du livre est troublante, triste et très belle. Elle a la saveur amère d'une confession à la façon d'Adolphe. Mais que la langue de Benjamin Constant est pauvre et terne en comparaison de celle d'André Gide!

Tandis que Michel "prolonge ses débauches vagabondes", Marceline, la pauvrette, trop simple, trop "honnête", trop dévouée, meurt. Et Michel l'ayant enterrée à El Kantara, navré et soulagé, va se fixer dans un village kabyle, où il vit, "entouré de splendeur et de mort, se cou-

chant au milieu du jour pour tromper la longueur morne des journées et leur insupportable loisir", avec une Ouled-Naïl très belle, et son frère, le petit Ali, qu'il lui préfère, peut-être... "Arrachez-moi d'ici; je ne puis le faire moi-même. Quelque chose en ma volonté s'est brisé."

Sa volonté ? Il ne semble pas qu'il en ait jamais eu beaucoup. Si, il en a eu une : c'est de ne pas mourir : en quoi il a réussi. Et sa vie morale y a sombré.

C'est un être excessif que Michel. Il y a d'abord excès d'intellectualité chez lui, puis excès de sensualité ensuite. La maladie a développé en lui une exclusive préoccupation du "moi". Toute son intelligence, jadis appliquée à le faire jouir par l'esprit, une fois qu'il est en santé, s'efforce à le faire jouir par les sens. Son cœur n'est point ému. Il est fermé à la souffrance, à la joie d'autrui. Ou l'une et l'autre ne sont qu'un spectacle énigmatique pour cet être exalté et sec. Il l'ennuie de voir souffrir ; il l'ennuie également qu'on ait des plaisirs auxquels il n'est point associé.

Uranus l'a marqué de son signe sans bienveillance.

En vain il veut sourire à Vénus.

Et l'argent fatal lui achète le plaisir qu'on ne lui donne point.

Michel est incurable s'il ne devient très pauvre, très bon, très beau. Mais s'il lui est loisible de se ruiner, il ne deviendra jamais très beau, car il n'a pas en lui le germe de la bonté. Par contre, il raconte remarquablement bien; et la littérature, lui valant des admirateurs, le consolera de beaucoup de déboires...

REVUE DES AUTOGRAPHES

Relevé dans le Catalogue n° 132 (début avril 1973) de la Librairie C.Coulet et A.Faure (5, rue Drouot, 75009 Paris):

903. L.a.s. à Pierre X..., s.d., 3 pp. 1/3 in-8°, 700 F.

"C'est par égard pour votre article, pour vous donner le plus de temps possible pour l'écrire", dit Gide, "que je vous fixais le 7 novembre". Mais il serait ravi de recevoir avant cet ami, invité donc à venir dès qu'il le pourra. Après les détails du logement qu'il lui destine. il fait allusion à la visite d'Ehrenbourg attendue le jour même. Celui-ci tient à le voir "avant de filer en Espagne" mais il compte se tenir sur ses gardes, ce qui, précise-t-il, n'est pas facile. Cette visite motive le post-scriptum de sa lettre après la visite annoncée. Ehrenbourg tiendrait, écrit Gide, à lui faire différer la publication de son livre "rapport à l'Espagne" : "je me persuade", déclare le romancier, "que le mieux de beaucoup, scus tous rapports, serait d'aller là-bas, ne fût-ce que pour peu de jours - non peut-être à Madrid, mais à Barcelone. Grâce à quoi mon livre pourrait paraître sans que l'on suspectât mon attachement à... etc... et sans que cela pût faire tort à la cause. Cela couperait court aux bruits qui commencent de circuler : "A.G. se détache de... ça lui ressemble. C'était cousu"... Pierre l'accompagnerait-il ? Oui n'est-ce pas, "cher compagnon ?".

904. L.a.s. au Président du Conseil, s.d., 1 p. 1/2 in-4°, 500 F.

Avant de s'embarquer pour le Sénégal, Gide, qui espère à Saint-Louis rejoindre Marcel de Coppet, s'inquiète de la surveillance dont il pourrait être l'objet et qui troublerait le repos et la tranquillité dont il a besoin pour achever "un roman en souffrance". Il n'a pas l'intention, affirme-t-il, de faire de politique, voudrait ne pas sentir le regard de l'autorité administrative fixé sur lui. Le Président du Conseil aura-t-il la grande gentillesse de donner "les indications nécessaires" pour que l'on ne remarque pas trop la présence de Gide, "et ne pas s'en inquiéter indûment".

905. L.a.s. à Maurice Magre, 24 novembre 1919, 1 p. in-4°, 350 F.

Gide, bienveillant mais sincère, avoue à Magre qu'il n'a pas toujours aimé ses vers dans lesquels il déplorait une hâte "que ne justifiait pas toujours le besoin d'argent, d'affirmation ou de gloire". C'est pourquoi il est satisfait d'aimer son dernier livre et de le lui dire: "vous êtes de ceux", écrit-il, "qui m'ont parfois fait penser qu'il est bien regrettable, dans une société où la vie est si chère, que l'encre soit si bon marché". Dans ce volume, il vient enfin à bout de sa prolixité naturelle... Pourtant, il aura encore à corriger quelques imperfections, "quelques indolences", et Gide cite une phrase à refaire: "ta personnalité trouvera son chemin comme une rivière se creuse dans une montagne

qu'elle descend". Qu'il corrige cela en vue d'une prochaine édition et il sera bien près de la perfection.

906. L.a.s. à Maurice Magre, 27 novembre 1939, 2 pp. in-8°, 250 F.

Après s'être inquiété d'une nouvelle qui faisait du frère de Maurice Magre la victime "d'un accident d'auto", Gide répond à une remarque du poète qui s'étonne de ne trouver dans le Journal de l'écrivain "aucun reflet de la sagesse orientale". Gide y a beaucoup réfléchi, dit-il. Il a lu certaines pages de Magre qui lui font mieux sentir en effet "ce manque". "J'ai même failli vous écrire à ce propos une "lettre ouverte", non certes pour me défendre mais au contraire pour vous donner raison". L'attention de Gide est donc depuis éveillée à ce sujet; il tenait à ce que Magre le sût.

0

Dans le Bulletin n° 748 (avril 1973) de la Librairie Charavay (3, rue de Furstenberg, 75006 Paris):

35437. LOUŸS (Pierre), Notes aut. au crayon, sur son agenda de poche pour l'année 1892. 1 petit vol. in-24, 400 F.

Précieux document, dans lequel P. Louys a noté, surtout en mars et avril, ses rendez-vous et quelques fois ses occupations ou distractions: surtout des concerts. Il rencontre Judith Gautier, Leconte de Lisle, Mauclair, Heredia (son futur beau-père). Très souvent Gide. Le 17 mars il note: "Sonnet à Mallarmé" et le lendemain: "Mallarmé a 50 ans." Du 27 mars au 16 avril, il déjeune ou dîne presque tous les jours avec Oscar Wilde. Le 14 avril il annonce: "Retour de Gide

de Munich" et, le lendemain, dîner avec Gide et Wilde, ce dernier repartant le lendemain. En même temps, le jeune Louÿs se présente aux examens de la licence le 28 mars : français, le 29 : latin, le 30 : histoire ancienne... Le 23 mai, il note encore : "Conseil de révision" et s'arrête là.

Joint : la moitié de sa carte de l'Assoc. Gén. des Étudiants pour la même année, avec sa photo d'identité.

Il se peut que, malgré nos vérifications, vous receviez des exemplaires défectueux du BUL-LETIN (page non imprimée ou manquante, mauvais tirage, etc...): n'hésitez pas à demander rapidement leur remplacement au Secrétariat de l'Association.

"LES CAHIERS DE LA PETITE DAME" DEVANT LA CRITIQUE

Le premier tome des Cahiers de la Petite Dame - Cahiers André Gide n 4 - a immédiatement obtenu un beau succès auprès du public. Du volume achevé d'imprimer le 15 février, il a fallu faire un deuxième tirage (ach. d'impr. le 29 mars), puis un troisième (ach. d'impr. le 26 avril)... Toute la presse en a parlé. Peut-être est-il encore trop tôt pour faire la synthèse de cet accueil critique : d'autres comptes rendus paraîtront, et certains ont paru dont nous n'avons pas encore connaissance. Nous pensons toutefois que nos Membres trouveront intérêt à un panorama sur la trentaine d'articles que nous avons dès maintenant sous les yeux, et dont voici la liste (suivant l'ordre chronologique de leur publication):

Jean EECKHOUT, "Une âme, s'il vous plaît", La Métropole (Bruxelles), 10 mars, p. 21.

Bertrand POIROT-DELPECH, "Gide vu par 'la Petite Dame'. Une volupté perdue : la conversation", Le Monde (Paris), 15 mars, p. 15.

Jacques BRENNER, "Gide, Malraux et Les Cahiers de la Petite Dame", Paris-Normandie, 15

mars.

J. VUILLEUMIER, "Un livre par jour : <u>Les</u>
<u>Cahiers de la Petite Dame"</u>, <u>La Tribune de Genève</u>,

15 mars.

Robert STUMPER, "Témoignage sur André Gide", d'Letzeburger Land (Luxembourg), 16 mars, pp. 9 et 11.

Jacques PARISSE, "Littérature et Société: Du nouveau sur André Gide...", <u>La Wallonie</u>, 16 mars.

Pierre BÉARN, "Notules", Nouvelliste et Feuille d'avis du Valais, 17-19 mars.

Pierre-Gérard MICHEL, "Les Cahiers de la Petite Dame: Notes pour l'histoire authentique d'André Gide", Le Berry républicain, 22 mars.

Georges BORGEAUD, "Gide en vase clos", Le

Point (Paris), 26 mars, pp. 80-1.

Jean LE MARCHAND, "Les Cahiers de la Petite Dame : André Gide tel qu'en lui-même", Le Quotidien du Médecin, 27 mars.

Q. B., "Les Cahiers de la Petite Dame : Souvenirs de Maria Van Rysselberghe", Valeurs actuelles, 28 mars-ler avril.

Dominique FABRE, "Au jour le jour", La Suis-

se, ler avril, p. 2.

Giacomo ANTONINI, "Pubblicati a Parigi, i Cahiers di Maria Van Rysselberghe: Ritratto veridico di André Gide", Il Gazzetino di Venezia.

Jean LE MARCHAND, "La pierre tombale d'André Gide", La Galerie, avril 1973.

Arnold de KERCHOVE, "Littérature", Revue Générale (Bruxelles), avril, pp. 88-9.

Monique LANGE, "Gide à la maison", Le Nouvel

Observateur, 2-8 avril, pp. 64-5.

Michel COURNOT, "Oncle André au Marbeuf", <u>Le Nouvel Observateur</u>, 2-8 avril, pp. 65-6.

Charles LE QUINTREC, "A propos d'André Gide.

Les Cahiers de la Petite Dame", Ouest-France, 4 avril.

Claude MAURIAC, "La dernière guerre de religion", Le Figaro, 7 avril, p. 15.

Ernest DUTOIT, "Prends et lis. Cahiers André Gide, 4. Les Cahiers de la Petite Dame", La Liberté-dimanche, 7-8 avril.

Carlo BRONNE, "La Petite Dame et ses Cahiers", Le Soir (Bruxelles), 8-9 avril, pp. 1 et 5.

François CARADEC, "Les Cahiers de la Petite Dame", Tonus, 9 avril.

(Anon.), "André Gide au jour le jour : <u>Les</u> <u>Cahiers de la Petite Dame</u>", <u>La Tribune de Lausanne</u>, 9 avril.

Matthieu GALEY, "André Gide et la Petite Dame", L'Express, 9-15 avril, p. 144.

Jean ÉTHIER-BLAIS, "La 'petite dame' de Gide, 1918-29", Le Devoir (Montréal), 14 avril.

Pierre KYRIA, "Les Cahiers de la Petite Dame", Combat, 18 avril.

Yves FLORENNE, "Revue des revues", <u>Le Monde</u>, 29-30 avril, p. 17.

Maurice MERCIER, "Cahiers André Gide 4 : Les Cahiers de la Petite Dame", L'Actualité théâtrale (Paris), mai, pp. 10-1.

Guy VAES, "Un confortable alambic", <u>Spécial</u>, (Bruxelles), 2 mai.

Liliane THORN-PETIT, "Au fil des jours. Brève gloire littéraire du Luxembourg", Le Républicain lorrain, 5 mai.

Maurice NADEAU, "Le livre de la quinzaine. André Gide au naturel", <u>La Quinzaine littéraire</u>, 16-31 mai, pp. 3-5.

0

Les critiques lisent beaucoup, et vite... Excusons, mais regrettons que tel d'entre eux (P. Béarn) trouve "dommage qu'on ait cru bon d'établir une table détaillée des chapitres plutôt qu'un index des noms cités", quand il a été clairement indiqué dans le livre que la table était l'œuvre de Mme Théo elle-même, et qu'un index complet figurerait à la fin du dernier tome de l'édition. Et que tel autre (Cl. Mauriac) informe ses lecteurs qu'"on a dû malheureusement couper presque tout ce qui concernait Charles Du Bos et sa rupture avec Gide au moment de la publication de son livre cruel et maladroit sur lui", en ajoutant: "Des points de suspension marquent les coupures. Celles-là sont irréparables" - alors que la publication intégrale de ces fragments (en un volume de la collection des Archives André Gide) est annoncée dans l'introduction des Cahiers.

A une exception près - celle de G. Borgeaud qui, dans Le Point, a trouvé la lecture des Cahiers "plaisante et irritante": "La pipelette, en chacun de nous, peut y prendre du plaisir. Mais la Petite Dame n'a, au mieux, réussi qu'à ajouter des graffiti de plus sur le socle de la statue gidienne. (...) La Petite Dame n'a pas eu l'envergure nécessaire pour réhabiliter une gloire quelque peu mitée" -, les critiques ont souligné à l'envi l'intérêt et le charme du livre. Que ce soit pour affirmer que de ce "document inestimable" Gide ne sort pas "grandi" (Ch. Le Quintrec), ou que, grâce à la Petite Dame, il "apparaît bien plus vivant, et grandi (...) que dans son Jour-

[°] Saisissons ici l'occasion de déplorer nous-même les quelques coquilles qui nous ont échappé à la revision des épreuves (et que corrigera un feuillet d'errata), et un grave défaut de composition qui ne sera pas renouvelé aux tomes suivants : l'absence de dates au titre courant.

nal" (Fr. Caradec)... Ici, 1'on estime que ce qui rend les Cahiers "passionnants", ce sont "bien des révélations cocasses et une justesse parfois féroce" (M. Galey); mais là, on ne trouve "aucune révélation" dans ce "roman d'un romanesque un peu désuet, mais d'un charme insistant" (J. Le Marchand). P. Kyria résume bien le sentiment quasi-unanime en écrivant que les Cahiers sont "une contribution magnifique à la connaissance intime et vraie de l'écrivain"; ils "nous découvrent un André Gide inconnu" (M. Galey), "un Gide inconnu, imprévu" (P.-G. Michel). "un homme digne d'être aimé" (J. Parisse). "Ces premiers Cahiers de la Petite Dame nous montrent un homme. Un homme (...) qui donne, au naturel, un spectacle étonnant" (M. Nadeau).

Et ce qui n'est pas le moins important : la plupart des critiques disent leur plaisir de découvrir en Maria Van Rysselberghe un excellent écrivain : "un très bon écrivain, ce qui nous procure une lecture délicieuse" (E. Dutoit) ; "un parfait écrivain (...), un peintre aux contours précis et frappants" (A. de Kerchove); "une observatrice à la fois généreuse et impitoyable, un vrai tempérament d'écrivain" (J. Parisse); "le coup d'œil de (la Petite Dame) est vif. et remarquable la présentation de ses impressions. On attend la suite avec impatience" (Q. B., Valeurs actuelles). "C'est parce que la Petite Dame ne songe jamais à être écrivain", remarque Y. Florenne, "qu'elle l'est, et si naturellement." Beaucoup (G. Antonini, M. Lange...) mettent en relief la délicatesse et la justesse de ton de Maria Van Rysselberghe lorsqu'elle parle de Madeleine Gide. "Elle ne triche jamais", observe Monique Lange, selon qui le lecteur "devine, à travers ce portrait d'un autre, une personnalité si

attachante - celle de la Petite Dame - qu'il aimerait bien, un jour, lire un livre sur elle."

Rares, naturellement, sont les articles qui ne font pas un sort particulier à la préface d'André Malraux dont André Brincourt, en la publiant dans Le Figaro littéraire du 3 mars, avait écrit : "Cette préface est à elle seule un événement. (...) Il n'est pas impossible que cette préface s'apparente, pour les générations futures, à ce que fut, pour les générations antérieures, la Préface à Cromwell". "Bonne mais trop aimable préface", aux yeux du critique de Spécial (dans un articulet auquel revient sans conteste la palme de la sottise); "cordiale préface", pour P.-G. Michel... Mais, pour La Galerie. "la pierre tombale d'André Gide (...) vient d'être scellée solidement par les soins d'André Malraux. Cette condamnation définitive à l'oubli. ce renvoi à la petite histoire littéraire (un sujet de thèse : 'Au début du siècle, le dernier milieu littéraire'). André Malraux la prononce dans la Préface qu'il a donné au premier tome des Cahiers de la Petite Dame. (...) La mise au tombeau est brutale. Est-elle fondée ? (...) Les funérailles d'André Gide, si sereines qu'elles soient, semblent avoir été un peu précipitées par André Malraux." Plus agressif à l'endroit de celui-ci, D. Fabre écrit que sa préface équivaut, "avec une extrême onction, à un enterrement de première classe. (...) A Gide les miettes de la gloire, le 'grand talent', bien sûr, un côté artiste non négligeable, 'une conception de l'œuvre d'art', mais rien qui atteigne à la cheville d'un Malraux en 'relation avec l'Histoire', lui, depuis toujours. (...) L'Histoire il connaît, une dame de sa famille, sa nourrice, sa mère dont il est le fils cadet. (...) La Petite Dame brosse

(de Gide) un portrait en pied - de préférence au buste que Malraux se chargera d'aplatir pour y gagner l'illusion de grandir à nos yeux." Jacques Brenner souligne lui aussi que le propos d'André Malraux, préfaçant les <u>Cahiers</u>, est manifestement de se démarquer d'un milieu auquel il appartint et auquel il garde une fidèle affection, mais dont il considère aujourd'hui les valeurs comme totalement périmées : "Qui est l'homme le plus 'civilisé' de Gide ou de Malraux, on peut en discuter", conclut pourtant J. Brenner...

Il est d'ailleurs certain que la préface d'André Malraux a servi de pierre de touche à tous les critiques qui, si "passionnés" et "fascinés" qu'ils soient par la lecture des Cahiers eux-mêmes, se divisent lorsqu'il s'agit d'évaluer la persistance des valeurs gidiennes telles qu'elles apparaissent vivantes et vécues dans les "Notes" de Maria Van Rysselberghe. Jean Eeckhout. par exemple, oppose avec force la lecon de Gide au "néant de notre temps" : "Quand l'auteur de L'Immoraliste réfléchissait à la religion, à laquelle il avait cessé de croire, à la famille, qu'il avait prise en haine, à la mort, au-delà de laquelle il n'apercevait plus rien, ou à la pédérastie, dont il s'était fait un idéal de vie. c'est en moraliste qu'il pensait et qu'il écrivait, fût-ce par négation. Religion, mœurs, famille, mort, n'avaient pas pour lui cessé d'exister. Il croyait à leur valeur dans la mesure même où il les combattait. Le spectacle qu'offrent aujourd'hui les montres des librairies, des kiosques, des cinémas et des théâtres est aussi éloigné de La Porte étroite que du roi Saul. Le vice et la vertu en sont également absents. Religion, famille, mœurs et mort leur sont inconnues. (...) D'où, la supériorité d'un Gide, tout destructeur

qu'il fût." Bertrand Poirot-Delpech, lui, met l'accent sur ce dont "l'époque et le milieu faisaient leur plus suave passe-temps", sur "ce bonheur perdu (qui) s'appelait la conversation" : "De lectures en rencontres, de lettres en voyages, de 'décades' en tasses de thé, esprits et cœurs se tendaient vers la communion verbale de salon comme vers le seul accord possible entre les êtres, vers le fin mot de la sagesse et de la volupté." Plus grave, sans en d'ailleurs avouer sa nostalgie, Claude Mauriac se demande "qui comprendra, aujourd'hui", les échos du "grand débat" où s'affrontèrent Gide et François Mauriac : "Guerre de religion encore, la dernière, entre ceux qui croient au Christ et ceux qui croient en 1'homme. Aujourd'hui, où Dieu est mort, où 1'homme est mort (cet homme-là), ils nous semblent beaucoup plus proches l'un de l'autre qu'ils ne le pensaient."

L'un des plus longs articles de ce dossier est dû à l'écrivain et journaliste Jean Éthier-Blais, membre de l'Académie canadienne-française. Il est sévère : déjà, dans le numéro spécial que Le Devoir avait consacré à Gide le 14 novembre 1969 (v. le BAAG n° 6, p. 11), J. Éthier-Blais avait marqué les distances qu'il prenait avec celui dont il avait jadis été le fervent. Ce nouvel article nous paraît formuler assez clairement la position de beaucoup de ceux pour qui Gide s'est "loigné". C'est pourquoi nous croyons utile de le mettre in extenso sous les yeux de nos lecteurs, dont la plupart n'auront pas eu accès au quotidien montréalais : il est bon et sain que les "Amis d'André Gide" connaissent les raisons d'une hostilité intelligente.

LA "PETITE DAME" DE GIDE, 1918-29 par JEAN ETHIER-BLAIS

Dans ces pages, André Gide revit. La guerre est finie. Nous sommes en 1918. L'Europe renaît dans le chaos, après l'une des plus grandes hécatombes de l'histoire des hommes. Ni Gide, ni ses amis, ni Mme van Rysselberghe, la "petite dame", auteur de ce journal, ne pensent à ces morts. Pourtant, ils sont bien là, ne serait-ce que sous la forme, devenue symbolique, d'un familier, le poète anglais Rupert Brooke. On a oublié les cadavres. La littérature, avec son cortège d'amours de toutes sortes, reparaît sur le devant de la scène, à quelques centimètres à peine des feux de la rampe. Et pourtant, la guerre de 1914-1918 a prouvé, en glorieuse avant-première, que l'instinct suicidaire de l'Europe était le plus fort. En moins d'un siècle, les Européens auront réussi ce coup de maître de tuer plus de cent millions de personnes. A eux deux, Staline et Hitler se partagent les palmes de la cruauté. C'est ainsi que l'extrême de la barbarie colle à l'extrême de la civilisation. Mais Gide et son entourage, entièrement repliés sur eux-mêmes, ne songent qu'à continuer à porter haut le flambeau de la littérature française. Ils font penser à l'astronome de La Fontaine. Quiconque lira le journal de cette amie intime de Gide que fut Maria van Rysselberghe, aura la sensation du gouffre. On se dit avec tristesse que cette civilisation touche à sa fin et que tout un système de références, qui date des présocratiques, se dissout sous nos yeux. N'est-ce pas, au loin, la Bibliothèque d'Alexandrie qui flambe ?

En 1918, Gide a presque cinquante ans. Sa gloire s'annonce. Il est resté jeune et a une

soif de plaisir intolérable. Autour de sa notoriété, hommes et femmes se pressent. Le groupe des amis de la N.R.F. reste solide, avec Jean Schlumberger, Roger Martin du Gard, Valéry, rivaux dans l'amitié comme dans le talent. Madeleine Gide, tapie à Cuverville, prie et soupire. Deux autres femmes, Mme Mayrisch et Mme van Rysselberghe, intelligentes et riches, admirent, encouragent, aiment d'une tendre amitié. Maria van Rysselberghe prend l'habitude de noter les faits de la vie quotidienne, afin que la postérité ne perde rien de l'allure de son grand homme. Et dans ces pages, Gide revit, pense tout haut, rit, se fâche, devient amoureux, court la prétentaine, sous le regard amusé de sa petite amie. qui vieillit à ses côtés, pour laquelle, peu à peu, il n'a plus de secrets. La complexité du personnage est extraordinaire. Il fuit de toutes parts et cette dissipation du caractère ajoute un élément passionnant au charme de sa présence. Sa vie se passe en voyages. Gide va d'une maison à l'autre, qu'il s'agisse des siennes ou de celles de ses amis. Que fait-il ? Il joue du piano, il écrit, il lit à voix haute à ses amis ce qu'il vient d'écrire, il fait des promenades dans la campagne, revient à Paris, lit, écrit et discute avec d'autres écrivains, s'attriste sur le sort du monde, pense qu'il y joue un rôle, se laisse prendre à des aventures sexuelles qu'il narre par la suite à la petite dame, va au cinéma, au théâtre. C'est l'existence d'un riche écrivain, que le sort a gâté. Il le reconnaît lui-même et avoue que la vie lui a tout donné. S'il est heureux. on rit avec lui; s'il est souffrant, on le soigne; s'il veut partir, on l'accompagne; s'il a besoin d'une secrétaire, une amie sort son stylo; s'il pleure sur lui-même, on geint de concert. Entouré comme on ne le fut jamais.

Et pourtant, au fil des jours, une indicible tristesse se dégage de ce livre. Les hommes vont et viennent, dans un univers d'anecdotes et de bons mots. Sans doute ce sentiment mélancolique provient-il de ce que l'œuvre de Gide ne correspond, ni par son ampleur, ni par sa densité, à l'importance du personnage. Comme Oscar Wilde. il aura mis son génie dans sa vie, non dans ses livres. Pour ma part, j'estime que ne reste de lui que Si le grain ne meurt. Il y raconte sa vie en glissant dans sa narration tout l'art dont il était capable, qu'il portait en lui. Son Journal est décevant, par l'alliage de notations parcellaires et d'une forme qui se veut parfaite. Le manque de naturel est ici total. Gide n'est luimême que dans la perfection de la valse-hésitation. Il est donc parfait dans Les Cahiers de la Petite Dame, changeant à chaque page de figure, sans cesse à l'affût d'une nouvelle appréciation de soi, se situant au centre de la vie des autres, se dissimulant, avec une finesse charmante, derrière le triomphe de ses amis, homme libre, qui se sait libre et qui ne jouit que des tourments qu'il crée à sa propre sagesse. Il avoue : "Je me sens, il est vrai, rarement l'obligé de quelqu'un." Peu à peu, au cours de ce livre, se dégage la physionomie de l'égoïste inconscient. persuadé qu'il est le centre du monde. Il faut dire, à la décharge de Gide, que ses entours l'encourageaient à se déifier. Serait-ce que la coterie qui régenta les lettres parisiennes entre les deux guerres, et dont le siège se trouvait à la Nouvelle Revue Française, avait besoin d'un pseudo-Gæthe pour se donner l'illusion d'être non seulement omnipotente (ce qu'elle était) mais encore, et beaucoup mieux, géniale dans son ensemble ? Quand on songe à la réputation d'un Paulhan, on se demande si ces écrivains illustres

ne se leurraient pas par besoin politique d'exercer le pouvoir littéraire ? Et Gide, avec son souci maladif de se cacher pour qu'on l'admire plus à l'aise, était parfait dans ce rôle de demi-dieu des lettres.

Ceci dit, 1'homme-Gide est passionnant, jusque dans les détails les plus infimes. Tout ce que raconte Maria van Rysselberghe est drôle, plein de sève, et servira d'alibi à des milliers de professeurs et de critiques qui l'utiliseront comme une mine inépuisable pour faire carrière. Gide y prend forme, avec ses gamineries et son sérieux. Ce qui me paraît tout aussi intéressant, c'est que la petite dame recrée avec humour et ironie le milieu qui fut le sien. Elle-même croyait au génie de son ami, au talent immense des habitués de la rue Vaneau. Mais ce qui frappe, c'est le mouvement de la vie. Chaque jour apporte sa provende de nouvelles, d'articles qui viennent de paraître et qu'on lit encore tout chauds, avec les palpitations d'usage. Bien sûr, les intimes sont protestants. Gide attachait beaucoup plus d'importance qu'il ne semble à ses origines calvinistes. Il y revient sans cesse, à propos de tout et de rien. En tout, du reste, il cultive sa différence et lui donne une dimension créatrice. Mais quoi qu'il advienne, la littérature est là, qui permet de s'affirmer, de donner la mesure de son être. Gide et ses amis ne s'en privent pas. Les idées fusent, les jugements abondent. Gide prisait certains auteurs, comme Browning ou Meredith, que nous ne lisons plus. J'ai tenté un jour l'expérience Browning. Ce sont de longues choses narratives qui m'ont ennuyé. Question d'époque, sûrement, plus que de talent, puisque Gide faisait de Browning en quelque sorte l'égal de Shakespeare. La littérature, qui permet de supporter

la vie. Dernière remarque : le monde des lettres est haineux. C'est inouï à quel point tous ces écrivains se détestent et s'insultent. Eux qui représentent l'amour de l'esprit n'ont à la bouche que des mots de haine, d'ironie, de sarcasme. C'est assez triste, comme la vie de Gide, malgré les rires.

Un jeune ami du clan Gide, Emmanuel Faÿ, meurt à New York en 1923. Avant de mourir, il dit : "On n'a pas le cœur à jouer dans un monde où tout le monde triche." Pascal ne l'avait-il pas dit avant lui ? Cette parole résume bien ces Cahiers de la Petite Dame. Seule peut-être, elle ne triche pas, au milieu de tous ces écrivains, dont l'art le plus précieux reste de feindre.

(Le Devoir (Montréal), samedi 14 avril 1973, p. 19.)

ETES-VOUS BIEN SÛR D'AVOIR PAYE VOTRE COTISATION 1973

???

Fondateur.	*		•	100	F	ou	8	23.00
Titulaire.				25	F	ou	8	7.00
Étudiant .				15	F	ou	\$	4.00

- Virement postal au CCP Paris 25.172-76 de l'Association des Amis d'André Gide
- Chèque bancaire à l'ordre de l'Association, envoyé à Mme de BONSTETTEN, Trésorière, 14 Rue de la Cure, 75016 Paris
- Mandat envoyé aux nom et adresse de la Trésorière

DES NOUVELLES D'ADOUM

Tous les lecteurs de Voyage au Congo et du Retour du Tchad se souviennent d'Adoum, l'un des deux "Arabes du Ouadaï" que Gide et Marc Allegret engagèrent comme boys, à la fin d'août 1925, à Brazzaville. Il les accompagna sept mois durant, fidèle et affectueux, et Gide ne se contenta pas de ses services mais s'intéressa à lui, l'aida, lui donna de quasi quotidiennes leçons de lecture... Lorsque, à la fin de mars 1926, à Maroua, il dut se séparer d'Adoum, pour lui permettre de regagner sa patrie en remontant vers le nord, tandis que lui-même poursuivait son voyage vers le sud, les pages du Retour du Tchad expriment l'émotion et la tristesse d'un adieu sans espoir d'aucun revoir...:

"Tant de dévouement, d'humble noblesse, d'enfantin désir de bien faire, tant de possibilité d'amour, qui ne rencontrent le plus souvent que rebuffades... (...) A travers lui, je sens toute une humanité souffrante, une pauvre race opprimée, dont nous avons mal su comprendre la beauté, la valeur... que je voudrais pouvoir ne plus quitter. Et la mort d'un ami ne m'attristerait pas davantage, car je sais que je ne le reverrai jamais. (...)

Je n'ai rien vu de plus pathétique que la

tristesse de ce pauvre garçon. Peut-être était-il surpris de me voir si triste moi-même. Son front, tout son visage était couvert de sueur et glacé. Il était pareil à celui qui sent ses muscles fléchir, dont tout le corps défaille. (...)"

(Le Retour du Tchad, éd. Pléiade, pp. 941-3)

Un de nos lecteurs de Dijon, le Docteur J. MALVAL, a bien voulu nous envoyer quelques nouvelles récentes d'Adoum, qu'il connut quelques mois après Gide, en décembre 1926 à Abéché où son prédécesseur le Médecin aide-major Le Gac l'avait engagé comme infirmier - ce qui montre que la recommandation de Gide et l'intervention de Marcel de Coppet avaient été efficaces.

Le Dr Malval, alors médecin militaire et qui fut son chef pendant les années 1927 et 1928, nous dit qu'Adoum était consciencieux et "parlait un français choisi". "Ce n'était pas une force de la nature comme son supérieur Moursal, sorte de géant ouadaïen", mais il soignait bien les malades.

"A un Noël - 1927, sans doute -, Adoum me pria de rédiger une missive à son ancien patron M. Gide, pour lui adresser des salutations et lui demander une montre à titre d'étrennes. Nous avons reçu une excellente lettre en réponse, mais, à ma connaissance, pas de montre. La réponse était rédigée en termes très cordiaux.

"Puis Adoum poursuivit sa carrière d'infirmier dans l'A.M.I. (Assistance médicale indigène) et ne paraît pas avoir entendu parler ensuite de son ancien 'patron' hors-série...

"Voici quatre ans, ayant renoué des relations épistolaires avec un correspondant d'Abéché, j'appris qu'Adoum se souvenait encore de moi, qu'il était heureusement vivant et retraité. Aussi, me rappelant ses antécédents, lui envoyaije un timbre-poste à l'effigie de son ancien patron M. Gide. Il s'en déclara ému et heureux.

"Tout récemment, j'ai eu des précisions. Au moment de la 'décolonisation', Adoum fut élu <u>député</u>, et exerça ce mandat quelque temps. Sur <u>le plan familial</u>, il est prospère, puisque heureux père de dix enfants, qui vivent en brousse, non loin d'Abéché. Adoum, qui a environ soixantetreize ans aujourd'hui, serait paralysé "d'un pied" - ce qui ne l'empêche pas d'être toujours à cheval et d'aller souvent à ce qui fut le 'chef-lieu'. Un de ses fils étudierait présentement la médecine en U.R.S.S.."

Dr J. MALVAL (Dijon).

Que nos Membres veuillent bien prendre bonne note de l'adresse exacte de notre Secrétariat, seule valable pour toute correspondance (mais prière de n'y adresser aucun mandat):

> Association des Amis d'André Gide Université Lyon II 69500 BRON

INFORMATIONS

Les Éditions Gallimard viennent de publier dans leur collection de poche FOLIO (n° 339, vol. simple, 3,80 F) un neuvième volume de Gide: L'École des Femmes, suivi de Robert et de Geneviève.

Notre ami le Professeur Andrew OLIVER, de l'Université de Toronto, prépare un livre dont le titre provisoire est : Le Piège ironique. Étude de l'art des "récits" d'André Gide.

Dans le livre récemment paru de Jean-Pierre A. BERNARD, Le Parti Communiste Française et la question littéraire (1921-1939) (Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble, 1973. Un vol. br. 24x15,5 cm, 343 pp., 29,50 F), on lira (pp. 153-76) un chapitre intitulé: "André Gide ou le Communisme considéré comme un anti-conformisme".

Plusieurs références à Gide et un chapitre entier sur Les Faux-Monnayeurs (pp. 133-72) dans Cubisme et Littérature, de Mortimer GUINEY, professeur à l'Université du Connecticut (Genève : Georg, 1972. Un vol. br. 21x15 cm, XXXII-192 pp., 26,75 F).

Notre amie Mme Marie-Thérèse VEYRENC, Maître de conférences à l'Université de Reims, a soutenu en Sorbonne, le 28 avril, sa thèse principale pour le doctorat d'Etat ès Lettres: "La phrase d'André Gide dans Les Nourritures terrestres". Le jury, présidé par le Professeur Frédéric Deloffre (Paris IV) et composé de M. le Recteur Gérald Antoine, de Mlle Monique Parent (Strasbourg) et de M. Pierre Larthomas (Paris IV), lui a accordé la mention "Très Honorable" à l'unanimité et ses félicitations.

Au Théâtre des Célestins à Lyon (dont Jean Meyer est l'un des deux co-directeurs), du 6 au 15 avril ont été données onze représentations des Caves du Vatican, dans la mise en scène de Jean MEYER et les décors et costumes de Jean-Denis MALCLÈS, avec, pour interprètes principaux : Gérard PICHON (Anthime Armand-Dubois), Jean MEYER (Julius de Baraglioul), Caroline SILHOL (Geneviève), Perrette PRADIER (Carola), Philippe ETESSE (Lafcadio), René LEFÈVRE BEL (Juste-Agénor), Henri TISOT (Protos), Liliane BERTRAND (Ctesse de Saint-Prix), Henri LABUSSIÈRE (Fleurissoire). Le programme reprenait les textes de François Mauriac et de Jean Paulhan parus dans celui des représentations de 1950 à la Comédie Française.

Notre ami Claude SICARD, éditeur de la Correspondance Jacques Copeau-Roger Martin du Gard et qui prépare la publication de celle d'André Gide avec Jacques Copeau, a soutenu le 5 mai, devant l'Université de Toulouse-le Mirail, sa thèse pour le doctorat d'Etat ès Lettres: "Roger Martin du Gard. Les années de formation littéraire (1881-1910)".

M. Jean EECKHOUT, avocat honoraire près la Cour d'Appel, président des "Amitiés Françaises" de Gand et membre de l'AAAG a fait don d'un ensemble de 33 coupures de presse, articles sur Gide des années 1931-35 pour la plupart, à la "Bibliothèque André Gide", qui s'enrichit ainsi peu à pau grâce à la générosité de nos Membres... que nous continuons naturellement à solliciter (cf. BAAG n° 14, pp. 12-3, et suivants).

Les Amis de nos Amis... (suite) - ASSOCIA-TION DES AMIS DE COLETTE, 9 rue de Beaujolais, 75001 Paris et Mairie de 89520 St-Sauveur-en-Puisaye. Président : Armand Lanoux. - ASSOCIATION DES AMIS DE FRANÇOIS MAURIAC, 173 Bd St-Germain, 75006 Paris. Comité d'honneur : André Malraux, Jacques Duhamel, Maurice Schumann, G^{al} Billotte, C^{al} Danielou, Robert Mallet, etc...; secrétaire : Yves Leroux. Cette Association est distincte du Centre bordelais dont le précédent BAAG a signalé la création.

Aux Éditions des Lettres Modernes (M.J. Minard) :

ENRICO U. BERTALOT

ANDRÉ GIDE FT L'ATTENTE DE DIEU

"... la qualité de la foi gidienne, ou mieux peutêtre la qualité religieuse de l'athéisme gidien."

Un vol. relié toile, 22x14 cm, 26! pp., 34,65 F. Prix strictement réservé aux Membres de l'AAAG: 27,80 F (franco de port). Joindre le réglement à la commande adressée au secrétariat de l'AAAG.

NOUVEAUX MEMBRES DE L'ASSOCIATION

Voici la liste des Membres de l'AAAG dont l'adhésion a été enregistrée par le Secrétariat depuis la composition du dernier Bulletin:

- 563 M. Jacques ROMERO, interne en médecine, 82000 Montauban (Titulaire).
- 564 M. Pierre SCHLUMBERGER, 75006 Paris (Fondateur).
- 565 M. Jacques MOULLART, aumônier de cliniques, 80000 Amiens (Titulaire).
- 566 BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE D'INFORMATION, 75001 Paris (Titulaire).
- 567 Mme Josette BORRÁS DE BELTRAN DE HEREDIA DE ONIS, Salamanque, Espagne (Titulaire).
- 568 M. Jean HUBERSON, 92210 Saint-Cloud (Titu-laire).
- 569 M. Dan M. CHURCH, professeur à l'Université Vanderbilt, Nashville, Tn 37235, U.S.A. (Titulaire).
- 570 M. Claude MAURIAC, homme de lettres, 75004 Paris (Fondateur).
- 571 M. Jean-Claude LASSERRE, fonctionnaire Affaires culturelles, 33000 Bordeaux (Titulaire).

- 572 M. N. David KEYPOUR, professeur, London, Ont., Canada (Titulaire).
- 573 M. Claude CLERT, gérant de société cinématographique, 92200 Neuilly (Fondateur).
- 574 M. Jean-Marie MARQUIS, étudiant en histoire de l'art, 74100 Annemasse (Étudiant).
- 575 M. Robert CATHERINE, directeur de la <u>Revue</u>
 Administrative, 75006 Paris (Titulaire).
- 576 Mme Albertine MARIE, pharmacienne, 14370 Argences (Titulaire).
- 577 M. Jean-Marie COUISSINIER, expert maritime, 13006 Marseille (Titulaire).
- 578 M11e Geneviève COLSENET, professeur, Potsdam, N.Y. 13676, U.S.A. (Titulaire).
- 579 M. Jean EECKHOUT, président des "Amitiés Françaises" de Gand, 9000 Gand, Belgique (Titulaire).
- 580 M. Philippe RODRIGUEZ, 92380 Garches (Titulaire).
- 581 M. Andrew OLIVER, professeur à l'Université de Toronto, Toronto, Ont., Canada (Titulaire).
- 582 BIBLIOTHÈQUE de MERTON COLLEGE, Oxford, Grande-Bretagne (Titulaire).
- 583 Librairie W.P. VAN STOCKUM B.V., La Haye, Pays-Bas (Titulaire).
- 584 Mlle Annick MÉNY, secrétaire, 75020 Paris (Titulaire).
- 585 M. Pierre VILLEDIEU, médecin, 69006 Lyon (Titulaire).

Erratum. - C'est comme Membre fondateur, et non titulaire, que M. le Professeur Jacques MILLOT est Membre de l'AAAG (précédent Bulletin, p. 33, n° 556).

PUBLICATIONS DE L'ASSOCIATION

Les prix (franco de port et d'emballage) indiqués ci-dessous sont strictement réservés aux Membres de l'AAAG. Les commandes sont à adresser, accompagnées de leur règlement, au <u>secrétariat</u>.

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

Collection complète 1968-1972 (n° 1 à 17). 1 vol. broché, 27x21 cm, 360 p. 35 F ou \$ 8.50

Numéros séparés (dans la limite du stock disponible) 2,50 F ou \$ 0.75

CAHIERS ANDRÉ GIDE

(Exemplaires numérotés du tirage réservé aux Membres de l'AAAG (seul numéroté) : 500 ex. pour les Cahiers l à 3, 600 ex. pour les suivants. Le prix indiqué entre parenthèses est celui du volume ordinaire en librairie.)

Cahiers 1 (1969): Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste. 1 vol. br., 20,5x14 cm, 412 p. (30 F).......... 24 F ou \$ 5.75

Cahiers 2 (1970): Correspondance André Gide - François Mauriac (1912-1950). 1 vol. br., même format, 280 p. (23 F). 18,50 F ou \$ 4.75

Cahiers 3 (1971) : Le Centenaire. 1 vol. br., mê-

AUTRES PUBLICATIONS

(Ouvrages hors-commerce, uniquement tirés à 500 exemplaires pour l'AAAG.)

Susan M. STOUT, Index de la Correspondance André Gide-Roger Martin du Gard. 1 vol. br., mêmes format et couv. que la Correspondance (22,5x14 cm), 64 p. (servi aux Membres de l'AAAG au titre de l'année 1970) F 7,50 ou \$ 2.00

Jacques COTNAM, Essai de Bibliographie chronologique des écrits d'André Gide. 1 vol. br., 21x 13,5 cm, 64 p. (servi aux Membres de 1'AAAG au titre de 1'année 1971)..... 6 F ou \$ 1.50

Annuaire 1968-73 des Amis d'André Gide. 1 vol. br., 21x15 cm A paraître

EN DIFFUSION

Le secrétariat de l'AAAG est en mesure de fournir à nos Membres, avec une réduction nette de 20 % sur leur prix en librairie, les volumes publiés aux Éditions des Lettres Modernes dans la série annuelle ANDRÉ GIDE et les collections AR-CHIVES ANDRÉ GIDE et BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE. Renseignements détaillés sur demande.

Public. trimestrielle. Dépôt légal : juillet 1973 Comm. paritaire : N° 52103 Dir. : Claude Martin



